

ailleurs. Après avoir examiné les divers étalages et parcouru une partie de la ville, il retourna chez le premier marchand. Celui-ci lui déclara qu'en son absence un mineur lui avait rapporté un paletot qui ferait parfaitement son affaire et lui irait comme un gant. Puis, tout en brossant le dit paletot, il glissa adroitement dans l'une des poches un petit sac rempli de rognures de fer. Il le présenta ensuite au campagnard qui en l'examinant sentit dans la poche quelque chose de lourd. Persuadé dès lors que le mineur en question y avait oublié sa bourse, peut-être remplie de poudre d'or, il s'empressa de conclure le marché sans faire la moindre observation, paya le double de la valeur réelle du vêtement et se hâta de sortir sans avoir même pris la peine de l'essayer. Il avait cru faire un coup de maître, mais il s'est aperçu trop tard que le marchand était plus fin que lui.



CHAPLEAU ESSAYANT D'ATTRAPER UN "LOOSE FISH."

CHAPLEAU :—Je l'ai échappé.
 JOLY :—Il n'est pas facile à tenir.
 CHAPLEAU :—C'est un vrai "loose fish."



COUAGS.

"Sur l'air du tra, la, la." La curiosité du jour c'est le Chansonnier Politique du "Canard" qui vient justement de sortir. Il est maintenant en vente. Ah ! lecteurs qui savez chanter et vous surtout qui ne le savez pas c'est votre devoir de vous le procurer. Il y en a pour tous les goûts, pour toutes les voix. Vous y trouverez des chansons à vous faire tordre de rire, et d'autres à emprunter des larmes pour pleurer. Le tout forme un joli petit volume qui a toutes les qualités requises pour passer à la postérité. Chaque chanson est arrangée avec la musique qui lui convient, et le travail est très bien exécuté. Libéraux et Conservateurs y sont traités également et vous les reconnaîtrez seulement en lisant l'ouvrage.

Le "Canard" est vengé ! Les grands journaux politiques qui se croient de grands génies parce qu'ils font de grands articles ennuyeux, prennent plaisir à accabler les petits journaux de leurs dédains. Il leur arrive néanmoins de descendre de leurs hauteurs pour nous imiter. C'est ainsi que la "Patrie" depuis quelque temps imite le "Canard."

Nous protestons contre cette concurrence des grands journaux. Il devrait leur être interdit de traiter d'une façon comique les choses sérieuses. Nous disons comique, c'est trop flatteur ; car l'annonce du Club Cartier, c'est du très-bas comique. Pourvu que les autres grands journaux ne s'en mêlent pas aussi. Pour le coup, nous serions alors obligés de nous faire sérieux.

Une prise en douze temps. Nous croyons être agréable à la nombreuse et intéressante corporation des priseurs, en leur faisant connaître les règles à suivre pour prendre une prise de tabac suivant les prescriptions de l'art. C'est la charge en douze temps appliquée à la tabatière :

- 1o. Prenez la tabatière dans la main droite.
- 2o. Passez la tabatière dans la main gauche.
- 3o. Frappez sur la tabatière.
- 4o. Ouvrez la tabatière.
- 5o. Présentez la tabatière à la compagnie.
- 6o. Retirez à vous la tabatière.
- 7o. Rassemblez le tabac dans la tabatière.
- 8o. Puisez le tabac proprement dans la main droite.
- 9o. Tenez quelque temps le tabac dans les doigts avant de le prendre.
10. Portez le tabac au nez.
11. Reniflez des deux narines avec justesse, harmonie et sans grimace.
- 12o. Fermez la tabatière, étendez et mouchez.

Le comble de l'hypocrisie : Intriguer pour faire perdre à un confrère sa situation, et après avoir réussi, aller le plaindre et déplorer son sort.

Lettre d'un voyageur dans les chantiers à son épouse. Chère épouse,

S'est donc en ce jour que je prend le douloureux moment pour te faire tracé ses quelques lignes pour en seul fin de te faire reconnaître l'état de ma santé. Grâce à Dieu et j'espère que la présence de cette lettre va te trouver en aussi parfaite santé quel m'a quitté, mé c'est aussi pour te dire que je me suis bien rendu, mes seulement que je m'ennuie d'être éloigné de toi ma chérie car quant je songe au nombre de lieu qui nous sépare un triste souvenir vient s'allumer dans mon cœur dans ce lieux de tristesse qui

y a que ennuit et découragement mes il faut espéré que Dieu me fera le bonheur de me voir encore une fois au milieu de tout ma famille pour passé encore d'heureux comme j'ai déjà passé que j'avais temps de plaisir et de me voir dans un lieu que environner de tristesse. Oh que c'est ennuyeux d'être éloigné de son épouse pour moi la seule consolation que je puisse avoir dans ce monde. Quant j'y pense, moi qui est rempli de sensibilité que j'ai presque envie de brailier sur mon sort triste et langoureux. Quel cruelle séparation qui faut se soumettre lorsqu'il faut partir pour une longue absence que chaque année qu'il me semble que ça redouble de violence car loin de s'accoutumer à ce rude voyage, il ne fait qu'augmenter le chagrin le plus amer de mon cœur, car quand je quitte le toit paternel plus de joie pour moi. Rien de plus pour le présent que bien des compliments à tout la famille et en finissant en t'embrassant de tout mon cœur. Je demeure pour la vie ton sincère époux qui te chéri.

BAPTISTE.

La C Mémischamingue, 15 Novembre, 1879.

Hier matin, une dame anglaise fit arrêter un des chars urbains sur la rue Notre Dame, vis-à-vis le Palais de Justice. Comme elle allait pour prendre sa place, le conducteur l'arrêta :

—Madame, vous ne pouvez pas conserver votre chien.
 —Je voulais.
 —Il n'est pas permis de garder de chiens dans les chars.
 —Pas la mienne ?
 —Madame, le règlement ne souffre aucune exception.
 —Jé mettais dans mon sac.
 —C'est impossible ; il faut absolument vous séparer de votre chien.
 —Jé laissais la chienne, jé pouvais.
 —Vous êtes libre ; donnez.
 L'anglaise tend le chien, le conducteur s'en saisit, mais le rend immédiatement, au milieu des rires infatigables des passagers. Le chien était empaillé.

Quartier Breda.
 Un monsieur à la concierge :
 —Mlle. Clorinde, s'il vous plait ?
 —A tous les étages.

Guibollard est dans des trances mortelles ; l'héritier de son nom a été provoqué à la suite d'une dispute de jeu.

—Quelle est l'arme choisie ? a demandé quelqu'un à ce père éploré.

—Le "piquet... " au premier cent !

La femme d'un paysan normand est malade. On appelle le docteur.

—Me payerez-vous ? dit le médecin, qui avait de la méfiance.

—Oh ! monsieur, dit le mari, voilà cinq louis, et, que vous tuez ou guérissez la chère femme, le magot est à vous.

La malade meurt. Le médecin réclame les cent francs.

—Pardon ! dit le veuf ; avez-vous tué ma femme ?

—Non.

—Tant mieux. L'avez-vous guérie ?

—Non, hélas !

—Eh bien, puisque vous ne l'avez ni tuée ni guérie, vous êtes hors des termes de notre convention... et je ne vous dois rien.

Deux avocats pauvrement vêtus se rencontrent à Québec.

—Tu n'as rien de neuf, dit M. X..., en rencontrant son confrère.

—Tu le vois bien, reprend l'autre, en montrant ses vêtements.

Le vent souffle aux transactions les plus étranges. La presse nous a appris que des ventes d'un genre extraordinaire avaient été faites dans notre province ; ventes, qui dans notre humble opinion étaient loin d'être favorables aux intérêts du peuple. Le prix de la marchandise a été trop élevé, pour rapporter un bénéfice aux acquéreurs.

Il n'en est pas ainsi au "Quatre Saisons," et il est de fait que les transactions s'y font d'une manière beaucoup plus avantageuse pour les acheteurs. Toutes les opérations ne s'y font qu'avec de l'argent comptant. Pas de conditions à remplir dans l'avenir. Au "Quatre Saisons," les principes du commerce sont immuables, c'est par la négation du crédit, que cet établissement a assuré sa grande popularité. Les importations s'y font invariablement au comptant et l'acheteur bénéficie du fort escompte obtenu par le marchand.

Une visite à notre établissement, vous convaincra que, malgré la hausse qu'a subi le commerce de nouveautés, nous pouvons toujours vous vendre à bon marché. Notre Stock de marchandises d'hiver venant d'être reçu, mérite une inspection.

Vive le système franc et loyal de l'argent comptant adopté par les "Quatre Saisons" au No. 97, rue Notre Dame. J. Perrault & Cie.

Les nombreux promeneurs qui vont au Sault-au-Récollet, ne doivent pas passer devant le grand Hôtel St.-Jean-Baptiste sans y arrêter ; ils trouveront constamment à ce bel établissement, vins de crus, liqueurs fines, cigares de choix, etc., et toute l'accommodation possible. Il y a un grand nombre de chambres garnies avec luxe pour les pensionnaires et les voyageurs.

Tous les lundis et jeudis il y a grande soirée dansante, avec réveillon à minuit pour 15 cents.

J. Bussé Huot et Cie., Propriétaires, coin des rues St. Dominique et du Marché, Village St. Jean-Baptiste.